

Les réfugiés au centre de départ

Un témoignage de Thomas Staubli

Dans mon témoignage, j'aimerais donner une voix à sept personnes ou groupes de personnes exemplaires que j'ai rencontrés en tant qu'aumônier au centre fédéral à Giffers et qui font partie de cet iceberg de la migration dont nous avons entendu parler. Malheureusement, je dois les laisser dans l'anonymat pour des raisons de secret professionnel, bien que la plupart d'entre eux préfèrent que leur nom et leur détresse soient annoncés à voix haute. Mais il y aura une exception.

Montons donc cet escalier étroit qui mène à ce lieu singulier où, à l'intersection de trois communautés fribourgeoises, entourées de vaches et de bois, s'élève un bâtiment qui ne veut pas s'intégrer à ce paysage et qui est habité par des habitants qu'on ne veut pas avoir dans ce pays. Bienvenue au centre d'attente et de départ «Gouglera» !

1. A. de la Guinée

La première migrante, qui m'a rendu visite en tant qu'aumônier, une femme guinéenne, m'a tout de suite confronté au genre de monde complexe dans lequel j'étais envoyé. «Je suis un forestier», dit A. Nous avons mille arbres différents. Bien sûr, je vais juste dans la forêt avec les arbres de culture. Je ne vais pas dans la «forêt sainte», la jungle. Elle est pleine de terreur et de tabou pour moi.» A. a quitté la Guinée en 2016, pour des raisons familiales insupportables. «En raison des nombreux problèmes, j'ai dû arrêter l'école. Ma plus jeune sœur est restée chez un oncle.» Elle se révèle être catholique. «J'avais l'habitude d'aller à l'église avec mes parents et de rejoindre l'organisation de jeunesse catholique.»

Sur le chemin de l'Europe, elle a dû regarder mourir des gens. C'est la prière qui lui a donné la force à survivre. Nous prions ensemble. Lors de la première phrase je constate presque choqué, que c'est ma première prière libre en français. J'essaie de ne pas trop écouter le censeur grammatical intérieur afin que les pensées circulent plus librement. A. continue ma prière. C'est l'action de grâce au seigneur qui l'a amenée ici.

Elle dit qu'elle aime lire la Bible, mais qu'elle ne comprend malheureusement pas toujours tout. Je lui demande si elle veut lire quelque chose. Elle lit avec impatience Genèse 12-13. Elle tombe sur les noms des villes et des gens. Je lui explique, les connexions et que Dieu se révèle à Abraham toujours sous des arbres saints. Elle a l'air étonnée. «Y a-t-il des parallèles avec votre vie dans cet histoire?», demandai-je. «Oui, bien sûr, Saraï. Les deux hommes (Abraham et Pharaon) veulent quelque chose d'elle. Elle n'est pas libre. C'est pourquoi j'ai quitté la Guinée.» Puis elle me montre des rangées de petits points sur ses bras. «Ici aussi j'en ai,» et elle montre son ventre d'un mouvement rapide. Ce sont les cicatrices d'une initiation traditionnelle et, en même temps, des signes disparaissant lentement, signes d'un monde qu'elle aimerait laisser derrière elle.

A. porte une robe simple et sans fioritures mais élégante en tricot vert sur sa peau sombre, impeccable à l'exception des cicatrices visibles de près. «Dans ta robe verte, tu ressembles à un arbre vivant,» je lui dis et elle ravonne.

2. B. de Dakar

B. a été le seul à venir à l'atelier sur les droits humains, où je le rencontre et lui parle. Je l'accompagne à mon bureau pour qu'il puisse en dire un peu plus, car il montre rapidement qu'il a un grand besoin de communication.

B. veut pouvoir vivre sa sexualité ouvertement. Ce n'est pas possible au Sénégal. Il veut vivre avec son ami en Argovie. Une invitation normale de l'ami n'a pas fonctionné. Bien qu'il ait rempli tous les documents, il ne pouvait même pas se rendre à l'ambassade de Suisse au Sénégal et demander un visa. Après une longue recherche, il obtint finalement un visa pour la Pologne. C'est ainsi qu'il s'est rendu en Europe via la Pologne. Comme il ne veut pas rester illégalement en Suisse, il a été enregistré en tant que demandeur d'asile. Cependant, le SEM veut maintenant le ramener en Pologne conformément à l'accord de Dublin, même si tous les documents disponibles indiquent qu'il veut épouser son ami en Suisse. B. trouve sa position d'attente dans le centre d'asile humiliante. Tous ses documents ont été emportés.

Il a étudié l'économie et la politique. Il connaît très bien la Suisse car il lit des journaux suisses depuis de nombreuses années. Il apporte une conscience intellectuelle sénégalaise à la Négritude et est hostile à l'aide au développement traditionnelle. Il est amer car, malgré son âge, c'est mal parti pour lui. À la fin, il prend un livre d'Ahmadou Kourouma de ma petite bibliothèque, bien qu'il le considère comme un Africain au cerveau blanc. Il a déjà lu «Les soleils des Indépendances» à l'école. Je l'encourage à écrire sa propre histoire pour que les autres puissent en tirer des leçons.

Il y a quelques semaines, j'ai suivi un cours de formation à Neuchâtel sur les personnes LGBTI dans les centres d'asile. C'est alors que j'apprends à quel point il est difficile pour de telles personnes de se faire confiance. Depuis lors, une affiche de bienvenue est accrochée devant notre porte, indiquant à ces personnes qu'ils sont les bienvenus.

3. Les enfants C. à G.

Les enfants du centre sont des fantastiques artistes de transformation. Partout où ils apparaissent, les visages des adultes changent. Les barbelés et les portes fermées ne comptent plus. Les Mongols C. et D., le Kurde irakien F., la Cabindan F. et le Kosovar G., par exemple, s'arrêtaient souvent avant et après le petit-déjeuner pour jouer avant le début des cours. C'étaient des enfants concentrés qui aimaient les jeux comme Tangram et Memory. C'était merveilleux de voir le zèle avec lequel ils étaient là et comment ils ont apprécié leurs petits et grands succès. C'étaient des moments sans heure ni lieu. Il n'y avait que des âmes qui s'amusaient les unes les autres.

4. Migrants bienvenus !

En plus des enfants, il y en a d'autres qui laissent rayonner leur visage: ce sont les volontaires du groupe «Réfugiés bienvenus dans le district de la Singine». Chaque jour, des demandeurs d'asile viennent demander quand Mama Africa viendra? Et quand ça arrive elles viennent aussi remplir leurs assiettes de gâteaux et boire du Coca-Cola et jouer et bavarder et rire.

Un Africain m'a dit un jour qu'il trouvait formidable que les gens de la région prennent leur temps pour ça. Il disait qu'il n'était pas sûr qu'il y ait une telle chose en Afrique. L'engagement du groupe est perçu comme un signe de réelle appréciation humaine. Les frontières et les identités ne jouent aucun rôle durant leur présence.

5. H. de Somalia

H. me voit sur le chemin au petit déjeuner. Elle est la fille de Maryam. La mère est morte quand elle était bébé. Elle a grandi avec une mère d'accueil, n'est allée à l'école que pendant un mois, puis elle a constaté des problèmes. Elle ne fait que les suggérer par sa triste expression. H. a travaillé comme bergère avec des vaches au nord-ouest de la Somalie, non loin de la frontière éthiopienne. Par la photo satellite de Google nous nous rendons dans sa patrie et elle commence à raconter. Via l'Ethiopie et le Soudan («terrible!»), elle s'est enfuie en Libye. Là, elle a travaillé pendant deux ans pour une famille en tant que femme de ménage. De braves gens ! Mais, hélas !, la guerre a éclaté. Elle a dû aller par la mer, en Italie - et il n'y avait pas de travail là-bas. Elle a mal au dos et à la jambe, probablement une hernie discale, causée par son travail de bergère et qui, on peut bien le comprendre, ne s'est pas améliorée avec les épreuves au cours du long voyage et les coups du destin.

Dans un délicieux mélange d'italien, d'arabe, d'anglais, de gestes et d'expressions faciales, nous parlons de presque tous les sujets. H. aimerait voir les vaches locales. Nous nous promenons à l'écurie du fermier voisin de la Gouglera. Elle est étonnée et commence immédiatement à nourrir les animaux. Nous marchons jusqu'au prochain hameau. Dans la chapelle, nous allumons des bougies et je chante le Salve Regina. Sur le chemin du retour, la femme élevée musulmane me dit en mots touchants ce qu'est la vraie piété, que la religion est secondaire et que les terroristes, les fondamentalistes et les guerriers sacrés de toutes les couleurs n'ont aucun lien avec Dieu. Dans sa robe africaine colorée, la somalienne sombre et joyeuse donne une belle image face au paysage enneigé et lumineux. Quelle profonde résistance aux forces obscures de la violence qui l'ont amenée ici. Quelques semaines plus tard, H. me raconte la chose terrible qui s'est passé au Soudan. Une compagne ne voulait pas traverser le pont contrôlé par la police qui traversait la rivière. Elle traversa la rivière un peu plus bas, mais fut attaquée et mangée par un animal sauvage dans l'eau. Seul le sang était visible. H. pleure en racontant, parce qu'elle a connu la personne. Elle a dû vomir sur le pont à ce moment-là.

6. I., un citoyen du monde

I., un jeune homme bien proportionné, avec les dreadlock sur lesquelles il tire régulièrement, en route depuis cinq ans. Il ne connaît pas ses parents. Il a perdu de vue un frère en Libye et l'a retrouvé en Allemagne par hasard. Après des arrêts là-bas et en France, il est maintenant arrivé dans l'asile suisse. Sur sa poitrine bien musclée, on voit une grande amulette de lion en or. C'est le lion conquérant que je connais des images rasta.

Dans le cours sur les droits de l'homme, il soutient que les Africains devraient revenir à leurs origines. Plus tard, il proclame qu'il est Dieu. Tout le monde est Dieu. Dieu n'est pas en dehors de nous. Nous avons tous un pouvoir potentiel en nous. Nous savons tout et connaissons tout. Je lui demande s'il rêve souvent. «Oui», confirme-t-il, «je suis un rêveur.» Son regard sur le monde et sur Dieu est très actuel et positif. Tout ce qui existe est bon. Le bien et le mal n'existent pas pour lui. Ses perceptions sont à la fois seraines et basées sur une conviction profonde. C'est un point de vue qui lui permet d'interpréter positivement son destin de nomade migrant sur ce globe. Cela ne signifie pas qu'il prend tout calmement et apathiquement. Il le démontre une semaine plus tard, où I. produit spontanément un rap devant ma caméra de téléphone portable. C'est génial, ce qu'il montre là. S'il était un étudiant dans notre système avec ce talent, il serait considéré comme digne d'être promu. Mais maintenant il n'est qu'un cas «Dublin» qui doit quitter le pays le plus tôt possible. Dois-je m'inquiéter pour lui? Sa patrie est partout et nulle part. Voilà son rap: «World Citizen.»

J.

Je rencontre un autre citoyen du monde chaque semaine dans la Guglera, toujours au même endroit, en dehors du centre, à l'intersection où se trouvent tous les panneaux d'informations pour les sportifs. Ses bras sont écartés. De loin, j'ai l'impression qu'il veut accueillir les gens ici avec ce geste, mais quand je me rapproche, je vois qu'il est suspendu à un bois, attaché avec des clous, son corps couvert de sang, ses yeux tristement baissés.

Les habitants passent dans des voitures avec des remorques pleines de lait. Ou alors, ils font du jogging avec des écouteurs dans leurs oreilles sans y prêter attention. Certains réfugiés s'arrêtent parfois avec surprise. Les Géorgiens vont vers lui, touchent ses pieds du bout des doigts puis les embrassent. Lorsque je me rapproche de lui, je l'entends murmurer: "J'étais un étranger en Égypte et ils m'ont accueilli, mais les miens ne me connaissent pas."

Je peux dire son nom, il n'est pas soumis à mon secret professionnel ... pas encore. Je suis même appelé à sanctifier son nom. Son nom est Jésus et il est roi, le fils d'un père puissant. Il a dédié son royaume à ceux qui sont accueillants: «Prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde... parce que j'étais un étranger et que vous m'avez accueilli». Amen